

LES

PIERRE VALDELIÈVRE



EPT



ÉCHÉS



APITAUX

Poèmes Satiriques

ornés de bois gravés, de HENRI GROS

*Manifesta sunt opera carnis quæ sunt
luxuria, ebrietas, invidia, iræ... et his
similia.*

SAINT PAUL aux Galates, Ch. V

CROUAN & ROQUES

Imprimeurs-Éditeurs

86, Rue de Paris, LILLE

1953

Il a été tiré de cet ouvrage
250 exemplaires numérotés,
sur Vélin des Papeteries du Marais

Exemplaire N^o . 144

ŒUVRES POÉTIQUES DU MÊME AUTEUR

LES HEURES EMUES (1912) Edition du Beffroi - Paris (Epuisé)
JOIES ET TRISTESSES (1922) Edition illustrée, A. Blaizot - Paris
MA PETITE PATRIE (1925) Ed. illustrée A. Blaizot - Paris (Epuisé)
LA RANÇON DU PROGRÈS (1928) Edition L. Danel - Lille

La Tétralogie des Éléments :

LA POÉSIE DE LA MER (1932) Edition Illustrée La Caravelle - Paris
LA TERRE, poèmes géorgiques (1935) Ed. illustrée La Caravelle - Paris
LE POÈME DU VENT (1937) Edition illustrée La Caravelle - Paris
LA SPLENDEUR DU FEU (1939) Edition illustrée La Caravelle - Paris

CROQUIS D'ALGÉRIE (1939) Edition illustrée La Caravelle - Paris
DOUZE SONNETS VOTIFS MANUSCRITS (1939) Ed. E. Raoust - Lille
LES AILES QUI VIRENT (1946) Edition illustrée E. Raoust - Lille
LA BÉLANDRE QUI PASSE (1946) Ed. illustrée E. Raoust - Lille
LE SOIR QUI DESCEND (1952) Edition Cronan et Roques - Lille

AU LECTEUR



Ami, ne cherche point la clef de ces portraits,
Car ce sont des croquis sortis de ma cervelle,
Mais sache cependant que chacun de ces traits,
Quoi qu'on en puisse dire, est un dessin fidèle :
Je les ai tous trouvés dans la réalité,
Ce sont faits existants et travers véritables
Que pour toi j'ai groupés en personnalité,
Et mes sept vicieux sont des gens vraisemblables.

“ Je connais ce gourmand ! Je connais cet avare ! ”
Tenteras-tu de dire en parcourant mes vers.
Tu ne les connais point. Ton esprit qui s'égare
En vain recherchera toutes ces gens pervers.
Mes procédés, d'ailleurs à la foule accessibles,
Je le dis sans orgueil, ne sont pas très savants :
Mon colérique est fait de plusieurs irascibles,
Et mon luxurieux, de quelques bons vivants.

On dit que Raphaël, quand il avait rêvé
De peindre une Madone, avait plusieurs modèles
Pour guider sa pensée, et comme il ne trouvait
Son idéal parfait chez aucune de celles
Qui recherchaient l'honneur de l'incarner le mieux,
Il prenait de chacune un détail impeccable,
De celle-ci le front, de celle-là les yeux,
Et composait du tout un visage admirable.

C'est ainsi que j'ai fait. Maintenant, lis ces pages
Où j'ai parlé sans fiel et sans méchanceté.
Mais comme elles sont plus que simples badinages,
Il se peut qu'y trouvant parfois la vérité,
Tu veuilles te cabrer sous un mot qui te pique.
Fais mieux, car l'amour-propre est un bon conseiller :
Tente de réformer ce qui prête à critique,
Et par un bel effort tu te rendras meilleur.



L'ORGUEIL

Dieu résiste au superbe et punit l'orgueilleux.

RACINE



isandre est de ces gens infatués d'eux-mêmes
Qui jamais ici-bas n'ont trouvé leur égal :
Il domine si haut qu'il ne craint nul rival,
Quels que soient pour lutter, ruses et stratagèmes.

Tout est supérieur en lui : son vêtement
Qu'a signé le tailleur d'une coupe élégante,
Son col qui le tient droit, sa cravate voyante,
Et sa chaîne de montre, en or assurément.

Il faut le voir passer dans sa voiture neuve,
En quêtant le regard qu'il sent admirateur :
Ainsi devait monter César triomphateur
Traînant des rois captifs comme vivante preuve.

Voyez-le mollement tapi sur les coussins,
Le maintien composé de feinte nonchalance,
Et le regard distrait, dans le vague, à distance,
Pour que nul en ses yeux ne lise ses desseins.

Et pourtant il est nul, personne ne l'ignore,
Totalement ignare ainsi qu'un portefaix.
Les soins de ses parents (qu'ils reposent en paix !)
Pour ouvrir son esprit, n'ont pu le faire éclore.

Mais alors d'où tient-il ce travers tout-puissant,
Cette morgue insensée et cette suffisance ?
Tout son orgueil lui vient d'une fortune immense
Qu'il a dans son berceau recueillie en naissant.

S'il l'avait dû gagner, il fût resté modeste,
Mais il s'enorgueillit de ce qu'il tient d'autrui,
Et réduit à lui seul il serait aujourd'hui
Le plus vil des derniers du peuple qu'il déteste.

Dans son intime il ne sait rien, ne comprend rien,
L'étude, la beauté, l'art et la poésie,
Et tout ce dont l'esprit joyeux se rassasie :
L'argent seul est pour lui le but et le moyen.

Et l'homme cependant ne vaut que par lui-même.
Car sache, mon ami, lorsque viendra ton tour,
Que dénué de tout tu partiras un jour
Pour entreprendre seul le voyage suprême ;

Il te faudra quitter en passant sur le seuil,
Tout le vain apparatus de ces biens de misère,
Pour t'en aller dormir sous quelques pieds de terre,
Riche de ton néant et de ton seul orgueil.

Et peut-être alors ceux qu'a froissés ta superbe,
Par un juste retour seront considérés :
Quand les coquelicots sont fanés dans les prés,
Sur les pétales morts se dressent les brins d'herbe



L'AVARICE

Nemo potest duobus dominis servire.
SAINT MATHIEU Ch. VI



Ampthimone est banquier. Il est considéré,
Il est cousu d'argent et sa banque est prospère.
Contre paiement comptant il vendrait père et mère,
Car auprès d'un profit il n'est rien de sacré.

Il garde au jour le jour tous ses chiffres en tête ;
C'est un homme très fort qui sait au bout des doigts
Et la jurisprudence et l'arsenal des lois,
Pour étrangler d'un coup un débiteur honnête.

Sa femme et ses enfants sont de très saintes gens
Qui jeûnent en carême et fréquentent l'église ;
D'un abord accueillant et simples dans leur mise,
Elles vont visiter parfois les indigents.

Amphimone pourtant qui le sait, laisse faire,
Car cette politique attire le client,
Et, tout bien réfléchi, c'est un expédient
Qui pourrait décider plus d'un actionnaire.

De la part d'un banquier c'est un calcul savant,
Qui fait la part du feu strictement limitée,
Pourvu qu'il puisse avoir liberté respectée
Pour tout ce qui s'achète et tout ce qui se vend.

Tout est subordonné au cours de ses affaires :
Il n'a besoin de rien, mais gagner pour gagner
C'est un plaisir de dieu, dût-il faire saigner
Ceux qui doivent passer par ses taux usuraires.

Musset sentimental, Hugo resplendissant,
La Vénus de Milo, Virgile ou la Joconde,
Cela n'existe pas : il n'est chef-d'œuvre au monde
Qui vaille un placement rapportant dix pour cent !

Il passe pour heureux, mais je sais le contraire.
Esclave de l'argent qui vous tient sous ses lois,
Vous ne pouvez servir deux maîtres à la fois
Malgré votre faconde et votre savoir-faire.

Et pourtant vous eussiez pu faire des heureux,
Tant de besoins discrets, de misères cachées
Vous entourent sans bruit, tant de larmes séchées
Dont la source est tarie en des yeux douloureux !

Mais il aurait fallu que d'une autre nature
Le ciel vous eût pétri, que vous eussiez un cœur :
Et vous auriez compris qu'un peu moins de rigueur
Était due à celui pour qui la vie est dure,

A qui vous avez fait l'aumône d'un crédit,
Car il est à vos yeux, dès ce jour, moins qu'un homme,
Un être inférieur, du bétail qu'on assomme,
Qu'il faut exécuter sans pitié au jour dit.



LA LUXURE

Caro concupiscit adversus spiritum

SAINT PAUL Aux Galates Ch. V



N'avez-vous jamais vu Léodès dans la rue ?
Il faut le voir passer flâneur et désœuvré,
S'occupant à tout voir sans rien considérer,
Et refaisant dix fois la route parcourue.

L'œil terne et le front bas, il porte effrontément
Les stigmates du vice imprimés sur sa face,
Et comme un chien courant qui repère une trace,
Il poursuit un gibier qui fuit allègrement.

On le salue, il est de très bonne famille ;
Mais s'il croise une femme, il a telle façon
De la dévisager d'un regard polisson,
Que de son seul coup d'œil il vous la déshabille.

On n'ose concevoir l'abomination
Qui remplit chaque jour cette vie insensée,
De quelle pourriture est faite sa pensée,
Quel fumier lui nourrit l'imagination !

Et bien qu'autour de lui tout le monde le sache,
Partout il est reçu dans la société,
Et parmi la jeunesse ingénue est fêté :
Cela semble dans l'ordre, aussi lui ne s'en cache.

Las ! On n'écoute plus les leçons du passé
Ni la voix de l'histoire ! Il semble qu'on ignore
Quel fut le châtement de Sodome et Gomorrhe
Quand Dieu fût fatigué d'être assez offensé.

Mais l'homme est ainsi fait qu'il faut des catastrophes
Pour lui faire écouter la voix de la raison :
Qu'un fléau menaçant se montre à l'horizon,
Et le peuple aussitôt chasse ses philosophes.

L'ordre moral ne peut jamais être faussé,
Car Dieu dans sa sagesse a prévu l'équilibre
Qui sans violenter l'homme demeurant libre,
Rétablit pendant le niveau désaxé ;

C'est pourquoi, pour ces gens corrompus de luxure,
Tant de femmes ont fait le vœu de chasteté
Et vivent durement afin de racheter,
Dans les cloîtres secrets, sous la robe de bure.

C'est pour de tels pécheurs que s'élèvent, la nuit,
Les supplications des longues psalmodies,
Dans le recueillement des ombres agrandies
Par la lampe du chœur qui scintille sans bruit.

O ! Douleur des genoux meurtris contre la dure !
O ! Ces chants suppliants et ces austérités,
A l'heure où Belzébuth jette sur les cités
Le souffle empoisonné de son haleine impure !



LA GOURMANDISE

Sant' quorum Deus venter est
SAINT PAUL aux Philippins Ch. III



Assurément Mélanthe est un homme occupé :
Il faut trois fois par jour prendre sa nourriture,
Car on n'évite point les lois de la nature,
Et manger c'est la loi qu'on peut le moins tromper.

Mais manger, à vrai dire, est encor peu de chose,
Il importe avant tout de s'y bien préparer,
Et c'est, pour le gourmand, doublement savourer,
Que voir d'abord comment le problème se pose.

Aussi, lorsque Mélanthe a fait ce long travail
D'avoir de son dîner surveillé l'ordonnance,
Il peut s'asseoir en paix pour ouvrir la séance,
Car il a tout prévu jusqu'au moindre détail.

Alors il faut le voir, c'est un vrai sacerdoce
Dont il suit point par point les rites consacrés,
Et songer à troubler ses gestes mesurés
Faits avec onction, ce serait chose atroce.

Il mange avec respect, et n'a rien d'un glouton,
Et pour que son effort sans fruit ne s'éparpille,
Chacun des mouvements est réglé : l'œil qui brille,
La bouche sensuelle et le triple menton.

Son regard tour à tour va de l'assiette au verre,
Et du verre à l'assiette, et vous ne saviez pas
Que cette surveillance amène un tel tracas
Par une attention que rien ne peut distraire.

Avant de le goûter, il mire au jour son vin
Levant son verre ainsi que pour une harangue,
Puis il lance, joyeux, un claquement de langue
Pour montrer qu'il y trouve un délice divin.

La foudre peut tomber en bruit de canonnade,
Ou bien la terre peut trembler, que sais-je encor ?
Qu'importe vis-à-vis d'un homard Thermidor,
D'un poulet Lucullus, ou d'un foie en croustade !

Mélanthe, on le conçoit, n'inspire pas pitié,
A semblable régime on devient vite obèse,
Mais lui veut l'ignorer : qui trop souvent se pèse
S'empoisonne la vie, et devient routinier.

D'ailleurs que risque-t-il ? Il n'est jamais malade,
Et s'il faut se priver il sera toujours temps :
Alors Vichy, Vittel, ô fâcheux contretemps,
Ou bien Chatelguyon, le verront, l'air maussade.

Mais chut ! Gardons-nous bien de ces prédictions,
Peut-être dirait-on que nous cherchons querelle,
Et n'anticipons pas, car la vie est trop belle,
Faites de bonne chère et de libations.



L'ENVIE

Plenitudo legis est dilectio
SAINT PAUL aux Romains Ch. XIII



Agapite et Mélas étaient amis d'enfance,
Et leur affection dont la sincérité
Était faite de charme et de naïveté,
Avait ensoleillé toute leur existence.

Ils avaient toujours mis toute chose en commun :
Si l'un des deux souffrait, l'autre en avait tristesse,
Et tous les souvenirs qui peuplaient leur jeunesse
Étaient faits pour tous deux du bonheur de chacun.

Et cela fut ainsi jusqu'au jour où l'envie
Dans le cœur d'Agapite entra brutalement,
Dans ses veines en feu coula comme un ferment,
Et pour tous les instants empoisonna sa vie.

Dès lors en son ami plus rien ne trouva grâce :
Et tout ce qui jadis motivait l'amitié
Devint pour lui raison de haine sans pitié,
Son âme désormais avait changé de face.

On le vit jalouser malgré lui sans raison
De Mélas désolé, jusqu'au moindre avantage,
La douceur de sa voix, les traits de son visage,
Même ses vêtements, son chien ou sa maison.

Autant son amitié s'était épanouie,
Autant l'envie amère a semé sa rancœur
Avec malignité, jusqu'au fond de son cœur
Parsemé de débris de joie évanouie.

Cette lèpre a porté rapidement son fruit :
Sa rancune bientôt s'étend à tout le monde,
Et c'est l'humanité qu'il jalouse à la ronde,
Et son malheur lui vient du seul bonheur d'autrui.

Aussi regardez-le marcher la tête basse,
En son œil inquiet brille un regard sournois.
Il semble par moments comme accablé d'un poids,
Et toute sa misère apparaît sur sa face.

Et c'est bien un fardeau qu'il porte, en vérité,
Qu'il s'est créé lui-même, et sous lequel il ploie ;
Toute son existence est désormais sans joie,
Et de son fiel amer il sent l'acidité.

Dans cet état extrême il est certes à plaindre,
Il est fort malheureux et lui-même le dit,
Et pour calmer le feu de ce brasier maudit
Qui le brûle, il faudrait qu'il consente à l'éteindre.

Mais hélas, il n'a plus la force de vouloir,
A se ronger ainsi, lui-même s'anémie :
Impuissant désormais et frappé d'atonie,
Chaque jour il s'enfonce un peu plus sans espoir.



LA COLÈRE

Sol non occidat super iracundiam vestram
SAINT PAUL aux Éphésiens Ch. IV



Je viens de voir Irus : je ne sais quelle scène
L'avait mis cette fois en état violent :
Quelques mots maladroits sur un sujet brûlant,
Quelque futilité, voilà qu'il se déchaîne !

Lorsqu'il est en sang-froid, c'est un homme charmant,
Eduqué, distingué, de commerce agréable,
Mais n'abordez jamais de thème redoutable,
Tout contrôle est perdu sur lui dès ce moment.

Sans qu'on puisse savoir quelle mouche le pique,
On le sent par degrés s'agiter, s'échauffer,
La colère lui monte et manque l'étouffer,
Et toute répartie alors serait tragique.

On se trouve avec lui fort désorienté,
Car on sent, dirait-on, que sa colère augmente
A mesure qu'on est d'humeur plus patiente,
Qu'on fait montre de calme et de placidité.

Toute sa face est rouge, il enfle sa narine,
Son regard s'exaspère en ses yeux injectés,
Il jette en bégayant des mots précipités,
Et son souffle oppressé halète en sa poitrine.

On croirait voir alors un taureau furieux
Qui pour foncer, mugit et piétine le sable.
Il mourra quelque jour dans un accès semblable,
Etouffé brusquement d'un afflux bilieux.

Et c'est grande pitié de le voir de la sorte
Ainsi désemparé, emporté sans rappel ;
Quelque chose est rompu dans l'ordre essentiel :
L'homme doit opposer sa volonté plus forte,

Et nulle passion ne doit le subjuguier
Jusqu'à paralyser l'effort de résistance ;
Mais s'il s'est au début livré sans méfiance,
Il est devant un flot qu'il ne peut endiguer.

Notre ami maintenant sent tomber sa colère,
Le calme par degrés renaît à l'horizon,
Et la fureur bientôt le cède à la raison,
On dirait qu'un vent frais dégage l'atmosphère.

C'est vraiment comparable à quelqu'orage en mer,
Quand l'ouragan s'élève et gonfle la marée ;
Puis revient l'accalmie, et la barque égarée
Cingle en sécurité vers l'horizon plus clair.

Hélas, une tempête est toujours dangereuse,
Qu'Irus le sache bien, car les flots déchaînés
Sont une force aveugle, et leurs coups obstinés
Ont sur l'eau trop souvent semé la mort affreuse!



LA PARESSE

Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort...

BOILEAU. Le Lutrin



— hé! Démoptolène! Il est déjà midi!
— Eh quoi, midi? — Sans doute! On va se mettre à table »
Et notre fainéant, d'un geste pitoyable
S'étire dans son lit, encor tout engourdi.

C'est que Démoptolène est un homme paisible
Qui prit soin de régler ses instants de repos
D'une telle façon qu'il soit toujours dispos,
Ayant à son sommeil donné le plus possible.

Car il faut ce qu'il faut si l'on veut vivre vieux,
Et dix heures de lit lui suffisent à peine ;
Encore n'est-ce là que tarif de semaine,
Le Dimanche il convient que ce soit beaucoup mieux.

Mais il ne peut dormir, c'est lui qui le déclare,
Avant qu'il soit minuit ; dès lors, très tard couché,
Force est bien d'adopter, sous peine de gâcher
Toute son existence, un horaire bizarre.

Il n'a pas souvenir, depuis sa tendre enfance,
D'avoir pu contempler un lever de soleil,
Comme jamais non plus n'a troublé son sommeil
Le joyeux chant du coq qui perce le silence.

Il ignore la joie intense de courir
Dans les matins légers tout mouillés de rosée,
De se régénérer de lumière irisée,
Quand toute la nature au soleil va s'offrir !

Car lui, dans cet instant, toutes fenêtres closes,
Ronfle péniblement du lourd sommeil du jour,
Et quand montent les cris de la vie à l'entour,
Se plaint à mots confus des bruits qui l'indisposent.

Ne lui dites jamais qu'il est un paresseux ;
Il a tout simplement décalé quelques heures,
Choisissant pour dormir, à son gré, les meilleures,
Trouvant qui n'en peut faire autant, bien malchanceux.

D'ailleurs il fait mentir le dicton « Qui dort dîne »,
Car dès qu'il ouvre l'œil il lui faut déjeuner,
Et ses gens sachant bien qu'on ne peut lésiner,
Se tiennent en alerte au seuil de la cuisine :

Et même quelquefois, à peine il avala
Ses croissants, dans son lit à la tiédeur intime,
Que pour ne pas maigrir à si pauvre régime,
Il dormit à nouveau après son chocolat.

O sommeil bienfaisant dont Dieu fit don à l'homme
Afin de réparer les fatigues du jour !
Mais lui pour ses besoins en a changé le tour,
Et vit tous ses instants pour attendre son somme.

